

Un perdant magnifique

de Florence Seyvos

Extrait n°2 : p. 19 – 21

L'hiver précédent, Jacques était arrivé d'Abidjan deux jours avant Noël. Il n'était pas encore malade, ou s'il l'était, il n'y en avait aucun signe. Il était apparu, souriant, détendu, malgré les neuf heures d'avion et les deux heures de train. Il était pressé de faire les aménagements qui s'imposaient dans cette maison où il n'avait passé qu'une dizaine de jours depuis qu'il l'avait achetée. Le jour même de son arrivée, après m'avoir priée de changer de pantalon car mon jean était troué, il est descendu en ville acheter une machine à écrire électrique, puis il a installé son bureau sur la table de la salle à manger, la seule table correcte, disait-il, dans cette maison. Il avait aussi acheté du papier millimétré et a commencé à dessiner les plans du mur qu'il voulait faire construire au fond du jardin car la haie de thuyas ne suffirait pas, selon lui, à nous séparer des voisins. Il fallait remplacer le grillage derrière les thuyas par un mur. Il en a profité pour dessiner les plans d'une table décente, c'était son expression, qu'il voulait faire fabriquer sur mesure pour la cuisine. Pendant ce temps, Irène et moi aidions notre mère à faire des courses pour le repas du réveillon. Nous avons acheté une dinde, un sapin, du champagne, du riesling, Jacques demandait expressément à ce qu'il y ait du riesling. Le 24, en début d'après-midi, après avoir engagé un maçon pour le mur du jardin, il a dit qu'il allait déposer les plans de la table chez l'ébéniste. À 17 heures, il n'était pas encore rentré. La table était mise - il avait fallu déplacer toutes les affaires de Jacques et les planquer dans un coin, derrière le canapé -, nous avons sorti les verres en cristal de notre grand-mère et disposé du houx sur la nappe. Une inquiétude sourde nous gagnait tous les trois. Nous sentions que ce Noël serait épouvantable, mais nous ne savions pas encore de quelle façon. Irène et moi nous nous déplaçons au ralenti, comme dans du coton, les bras ballants, nous avons besoin de mollesse pour absorber l'électricité qui excitait nos nerfs.

Dressé près d'une fenêtre, le sapin était nu. Irène a ouvert un paquet de cigarettes et s'est mise à les poser une à une au bout des branches. J'y ai ajouté les pelures d'une clémentine que je venais de manger, et nous avons poursuivi ce que nous nommions, avec un enthousiasme et une gaieté feints, l'outrage du sapin. Petites cuillers, Kleenex froissés, plaquettes de médicaments. Ma mère est arrivée dans la cuisine et s'est arrêtée sur le seuil.

- Enlevez-moi tout ça, s'il vous plaît. Les décorations sont dans le placard du deuxième étage. Dépêchez-vous, j'ai besoin d'aide à la cuisine.

Dans la cuisine, il y avait la dinde, laide, hostile, qu'aucun plat ne semblait pouvoir contenir.

Ma mère la regardait avec perplexité.

- Je crois qu'il faut la masser avec de l'huile. Je ne suis pas sûre, je n'ai jamais fait de dinde.

Je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire :

- Pourquoi tu fais une dinde si tu ne sais pas comment on la cuit ?
- J'ai voulu bien faire. Ça ne doit pas être si compliqué.

J'ai failli lui demander ce qu'elle cuisinait autrefois, quand notre père et elle étaient encore mariés, avant qu'elle parte vivre à Abidjan avec Jacques et qu'Irène et moi la rejoignons là-bas. Pendant ces années d'Afrique, nous avons toujours fêté Noël en France, chez notre grand-mère en Savoie, ou chez Suzanne, la sœur de Jacques, dans le Perche. Nous étions alors les expatriés accueillis, choyés. Il y avait très longtemps que ma mère n'avait pas préparé un vrai repas de Noël. Et les Noëls d'avant le divorce, je n'en avais, bizarrement, aucun souvenir.

À 17 h 30, des meubles sont arrivés. Une camionnette s'est garée dans l'impasse, on a sonné à la porte.

Un perdant magnifique de Florence Seyvos

Extrait n°1 : p. 7 – 9

Il somnolait toute la journée, assis sur le canapé, la tête renversée en arrière, les mains à plat sur ses genoux. Il était devenu très maigre. J'étais fascinée par l'armature de ses os sous le pyjama. Ses yeux s'étaient creusés. Quand il les ouvrait, il avait l'air méchant ; quand il les fermait, il avait l'air d'un mort. De temps en temps, je m'approchais pour vérifier qu'il respirait toujours. J'avais peur qu'il meure sans bruit près de moi, sans que je m'en aperçoive.

La nuit venue, il s'éveillait. Il furetait dans la cuisine comme un insecte. Une fourchette à la main, il mangeait devant le frigo ouvert trois rondelles de concombre, deux macaronis coagulés, quelques petits pois. Il trouvait tout mauvais et se jetait alors sur ce qu'il y avait de plus sucré.

Il s'énervait parce que ma mère avait une façon irrationnelle, selon lui, de ranger les choses. Il ouvrait toutes les portes des placards, tous les tiroirs, furieux contre moi parce que j'étais complice ou que je n'étais pas fichue de devancer ses désirs et de lui venir en aide. Quand il était rassasié, il fumait, entouré de barquettes de fromage blanc vides, de pots de confiture ouverts, de cellophanes froissées.

- Va te coucher, au lieu de me tenir compagnie, disait-il.

Je restais. Je rêvais de m'échapper mais je restais. Il me tendait son paquet et nous fumions l'un en face de l'autre en silence. Il allumait cigarette sur cigarette et faisait tomber sa cendre à petits gestes secs. Le cendrier débordait de mégots et de filtres à nicotine aux granulés jaunis, qui exhalaient leur odeur pestilentielle. Si j'esquissais un geste pour ranger, il m'ordonnait de me rasseoir.

- Tu vois, j'ai le sac-poubelle à côté de moi, j'aurai tout nettoyé en trois minutes. Ta sœur est déjà couchée ?

- Je crois qu'elle lit son livre dans sa chambre.

Souvent, pour éviter de le croiser, Irène montait dans sa chambre sitôt son dîner avalé. Jacques ne cessait de lui faire des remarques sur sa coiffure - C'est informe, disait-il - et sa façon de s'habiller. Il avait en aversion une chemise qu'elle portait sept jours sur sept, la lavant le soir pour la remettre le lendemain, une sorte de blouse à petits carreaux vert pâle, qui lui descendait jusqu'à mi-cuisses. Ma mère montait dans sa chambre très tôt, elle aussi. Elle était épuisée. Parfois quand je passais dans le couloir, je voyais le rai de lumière s'éteindre sous sa porte, il n'était même pas 10 heures. Nous étions donc seuls, lui et moi, seuls avec le bruit du vent dans le jardin, la nuit noire et nos reflets dans les vitres de la cuisine. Il avait installé une petite lampe de chevet sur la table parce que la lumière du plafonnier lui faisait mal aux yeux. Cette table était sa cabane, il avait tout à portée de main, ses lunettes, le journal au cas où il aurait eu envie de le lire, mais en général il ne l'ouvrait pas, des médicaments, du Sopalin, et chaque soir un sac-poubelle neuf, bien ouvert sur la chaise à côté de la sienne.

Je lui tenais compagnie, soir après soir, je n'aurais pas supporté de rester dans ma chambre, sachant qu'il allait se réveiller dans le salon vide et commencer ses errances nocturnes, son occupation maniaque de la cuisine.

La Maison hantée

Shirley JACKSON

Extrait n°2 : p. 101-103

En refermant la porte de la chambre bleue, Eleanor songea qu'elle était peut-être si lasse à cause de l'obscurité et de l'atmosphère oppressante de Hill House. Mais bientôt, cela n'eut plus la moindre importance. Le lit était incroyablement moelleux. C'est étrange, se dit-elle en plongeant déjà dans un demi-sommeil. Cette maison est épouvantable, et pourtant à de nombreux points de vue, tellement confortable... Ce lit excellent, l'agréable pelouse, le bon feu, la délicieuse cuisine de Mrs. Dudley. Et aussi la compagnie... Je peux penser à eux, maintenant. Je suis seule. Pourquoi Luke est-il ici ? Mais pourquoi suis-je ici, *moi* ? Les voyages s'achèvent quand les amants se rencontrent. Tout le monde a remarqué que j'avais peur.

Elle frissonna et s'assit dans son lit pour attraper l'édredon à ses pieds. Puis elle se leva, traversa sa chambre sans bruit, pieds nus, et tourna la clé dans la serrure de la porte. Personne ne saura que j'ai fermé à clé... Et elle se hâta de réintégrer son lit. Une fois blottie sous l'édredon, elle lança un coup d'œil inquiet à la fenêtre, qui brillait faiblement dans l'obscurité, puis à la porte. Si seulement j'avais un somnifère, se dit-elle. À nouveau, elle observa la chambre tout autour. La fenêtre, la porte... N'est-elle pas en train de bouger ? Pourtant, je l'ai fermée à clé. Est-ce qu'elle bouge ?

Ce serait mieux si je me mettais sous les couvertures, décida-t-elle. Ainsi cachée, elle ne put s'empêcher de rire. Heureusement que les autres ne

m'entendent pas... En ville, elle ne rabattait jamais les couvertures sur sa tête. J'ai fait ce long voyage toute seule aujourd'hui, pensa-t-elle.

Et elle s'endormit, bien en sécurité. Dans la chambre voisine, Théodora dormait aussi, le sourire aux lèvres, la lumière allumée.

De l'autre côté du couloir, le docteur lisait *Pamela*, levant la tête de temps à autre pour tendre l'oreille. Une fois, même, il alla jusqu'à sa porte et scruta les ténèbres du couloir avant de retourner à son roman. Une veilleuse allumée en haut de l'escalier luisait faiblement, tandis que le vestibule s'ouvrait au-dessous comme un gouffre obscur. Luke dormait, avec sur sa table de nuit une lampe de poche et le porte-bonheur qui l'accompagnait toujours. Autour d'eux, la maison dressait sa masse noire, agitée et maussade, parcourue d'infimes tressaillements.

À neuf kilomètres de là, Mrs. Dudley s'éveilla, regarda sa montre, pensa à Hill House et referma aussitôt les yeux. Mrs. Gloria Sanderson, la propriétaire de Hill House, qui habitait à quatre cent cinquante kilomètres, referma son roman policier, bailla et tendit le bras vers l'interrupteur pour éteindre sa lampe, tout en se demandant si elle avait pensé à mettre la chaîne de la porte d'entrée. L'amie de Théodora dormait. La femme du docteur dormait également, et la sœur d'Eleanor aussi. Au loin, dans les collines autour de Hill House, un hibou poussa un ululement. Vers le matin, une fine pluie commença à tomber, grise et terne.

La Maison hantée

Shirley JACKSON

Extrait n°1 : p. 33-35

La route qui partait de la station-service, en face de l'église, était en effet mauvaise et creusée de profondes ornières. La petite voiture d'Eleanor avançait en cahotant, comme si elle rechignait à s'enfoncer dans ces collines rébarbatives où le jour, englouti sous la végétation oppressante, semblait déjà tirer à sa fin. Il n'y avait vraiment pas beaucoup de passage par ici, songea Eleanor en évitant une pierre particulièrement dangereuse d'un brusque coup de volant. A ce régime-là et pendant neuf kilomètres, la voiture va souffrir. Elle pensa à sa sœur et à son beau-frère et se mit à rire. À l'heure qu'il était, ils savaient certainement qu'elle avait filé, mais ils ne connaissaient pas sa destination. Sans doute n'en croyaient-ils pas leurs yeux, se répétant l'un à l'autre que jamais ils ne se seraient attendus à une chose pareille de la part d'Eleanor. Moi non plus, se dit-elle, riant toujours, je ne m'en imaginais pas capable. Tout est différent maintenant, je suis une autre personne, très loin de chez moi. « À s'attarder, jamais rien on ne gagne... À joie d'aujourd'hui, rire d'aujourd'hui... » Elle heurta soudain un gros caillou. Un craquement sinistre se produisit quelque part sous le plancher, la voiture fit une embardée, mais se ressaisit aussitôt et repartit vaillamment à l'assaut de la pente. Les branches des arbres frottaient contre le pare-brise. Il faisait de plus en plus sombre. Hill House soigne son entrée, pensa-t-elle. Je me demande si le soleil arrive quelquefois à percer, par ici. Enfin, dans un dernier effort, après avoir franchi un amoncellement de brindilles et de feuilles mortes qui barraient la chaussée, la voiture déboucha dans une clairière, devant le portail de Hill House.

Qu'est-ce que je viens faire ici ? se demanda Eleanor, désemparée. Le portail était énorme, lourd et menaçant, scellé dans un mur de pierre qui disparaissait entre les arbres. Elle voyait le cadenas et la chaîne enroulée plusieurs fois autour des barreaux. La route continuait au-delà, sinueuse, puis se perdait dans les ombres de la forêt.

Puisque le portail était fermé (verrouillé à triple tour, au moins, outre la chaîne et le cadenas -mais qui tenait donc tant à pénétrer ici ?), il était inutile de descendre de la voiture. Eleanor appuya sur le klaxon. Les arbres tout autour semblèrent frissonner en se renvoyant l'écho de branches en branches. Une minute plus tard, elle klaxonna de nouveau, et c'est alors qu'elle vit approcher un homme de l'autre côté des barreaux, sombre et hostile, aussi peu accueillant que le cadenas.

« Qu'est-ce que vous voulez ? », sa voix était dure, méchante.

« J'aimerais entrer, ouvrez-moi s'il vous plaît.

- Sur l'ordre de qui ?
- Mais... » Éléonore hésita. « On m'a dit d'entrer, reprit-elle faiblement.
- Pourquoi faire ?
- Je suis attendue. »

Le suis-je vraiment ? se demanda-t-elle soudain. Ou vais-je devoir m'arrêter ici ?

Les derniers jours de l'apesanteur de Fabrice CARO

Extrait n°2 : p. 15-18

J'ai ouvert mon cahier de textes et suis tombé sur la colombe derrière les barreaux.

Avant que Cathy Mourier et moi sortions ensemble, j'étais prêt à n'importe quoi pour exister à ses yeux. Je ne semais qu'illusion pour récolter attention. Je m'étais façonné un faux moi intégralement taillé pour lui plaire. Elle avait adoré *Le cercle des poètes disparus* ? C'est dingue, c'était mon film culte. Elle aimait Sting et surtout son dernier album en date... *Nothing Like the Sun* ? Je vénérerais cet album, de manière inconditionnelle. Elle admirait le chanteur pour son implication dans la défense de la forêt amazonienne aux côtés du chef Raoni ? J'étais à deux doigts de venir au lycée le lendemain avec un plateau de terre cuite coincé dans la lèvre inférieure. Elle était habitée par une fibre militante et la ségrégation la révoltait ? Je vouais une passion sans limites à Mandela. Pour attirer son attention, j'avais écrit *Free Nelson Mandela* en gros sur la première page de mon cahier de textes, avec au-dessous un dessin de colombe, branche d'olivier dans le bec, derrière les barreaux. C'était un message puissant et risqué, certes, mais le sujet me touchait au plus profond. Je n'en étais pas à mon coup d'essai : deux ans auparavant, en seconde, j'avais déjà lutté contre l'apartheid en écoutant Johnny Clegg et *Graceland* de Paul Simon vêtu de shorts à carreaux fluorescents jaunes et roses. Mon combat ne datait pas d'hier.

Quand nous nous retrouvions en salle d'études, Cathy Mourier et moi, côte à côte, je prenais bien soin d'ouvrir mon cahier de textes à la page Mandela et restais ainsi immobile jusqu'à ce qu'elle me découvre absorbé par mon dessin,

inquiet et bouleversé par le calvaire du leader africain.

Immergé dans mon rôle, j'étais allé jusqu'à reproduire le visage de Mandela sur la porte de ma chambre. J'avais repéré des peintures noires à son effigie sur certains murs de la ville et, après enquête, j'avais appris qu'il s'agissait de l'œuvre d'un professeur d'arts plastiques du lycée, militant à ses heures, à qui je m'étais empressé d'emprunter son pochoir. J'avais décidé dans un élan créatif irrépressible de le peindre à la bombe sur le blanc immaculé de la porte de ma chambre, au grand dam de mes parents. *Tu es sûr que tu ne vas pas le regretter ?*

Regretter ? Enfin maman, comment peut-on regretter un jour d'avoir lutté contre l'apartheid ? Mais durant la manœuvre, le pochoir avait glissé progressivement et, après l'avoir retiré, j'avais découvert un visage qui n'avait rien à voir avec celui de Mandela, un visage étiré et distordu à la limite de l'abstraction, qui ne ressemblait à rien d'humain, à mille lieues des fresques héroïques qui ornaient les murs de la ville. Quand Justin l'avait découvert, il s'était fendu d'un goguenard *Moi aussi j'adore Jean Lefebvre*. Blague qui deviendrait récurrente, voire insistante (*Alors ça en est où la libération de Jean Lefebvre ?*).

Le 11 février dernier, après plus de vingt-sept ans passés en détention dans les prisons de Robben Island et de Pollsmoor, Mandela a été libéré. Mon combat n'aura pas été vain. Ce jour-là, la première pensée qui m'a traversé a été : cet événement va forcément lui faire penser à moi. Le lundi matin, j'ai guetté la moindre réaction, mais rien, rien du tout. Gilles Rouquet, non content de me supplanter moi, avait aussi supplanté Mandela.

Les derniers jours de l'apesanteur de Fabrice CARO

Extrait n°1 : p. 9 – 11

Une photo de Michel Sardou ornait la couverture du *Télé 7 Jours*, accompagnée de la légende *Sardou au tournant de sa vie, 23 ans d'amour, de colères et de passion, il fait le point*. Je la regardais vaguement en buvant mon chocolat au lait. Mon frère à côté faisait un bruit monstre en mâchant ses corn flakes, absorbé par l'illustration figurant sur le paquet. Il était dans sa période hard-rock, en phase pousse de cheveux, une sorte de mulot mal ajusté, à mi-chemin entre le chauffeur routier et le gardien de but allemand. Ma mère, tout en servant le café à mon père, s'est tournée vers moi.

- Au fait, j'ai croisé Madame Rigaux qui m'a demandé si tu voudrais bien donner des cours particuliers de maths à sa fille Béatrice, deux ou trois heures par semaine, c'est son année de brevet et elle a quelques lacunes.

Mon frère est intervenu, lapidaire, sans quitter son paquet de corn flakes des yeux, *Ah ouais, Rigaux, elle est dans ma classe*. Ma mère a ajouté *Elle propose de te payer cinquante francs de l'heure si ça te va*. La perspective de donner des cours particuliers ne m'enchantait guère. Je disposais d'un alibi imparable : j'avais le bac à la fin de l'année. Toutefois, un rapide calcul m'a fait entrevoir un revenu d'argent non négligeable. J'ai demandé à mon frère à quoi ressemblait cette Béatrice Rigaux, je n'avais aucune envie, même pour cinquante francs de l'heure, de m'encombrer d'une chipie deux fois par semaine. Il m'a dit *Je sais pas, elle est invisible, elle parle pas, on l'entend jamais, je connais même pas le son de sa voix*. Mon père, tout en lisant son journal répétait *Cinquante francs de l'heure, c'est une somme*.

Quand je suis arrivé au lycée, une rumeur bruissait aux quatre coins de la cour, des petites grappes d'élèves bourdonnaient çà et là du même son : Nicolas Morin s'était tué samedi soir dans un accident de la route en revenant de boîte. Ils étaient quatre dans la voiture, seul Nicolas Morin était décédé, les trois autres se trouvaient dans un état critique. Nicolas Morin était en terminale G2, je ne l'avais jamais vraiment fréquenté mais, dans notre petit lycée de province, tout le monde se connaissait au moins de vue et, comme tout le monde, j'ai aussitôt affecté un masque de douleur insurmontable. Nicolas Morin, non, ça n'était pas possible, pas lui putain, pas lui. Ce matin, chacun avait une anecdote en lien avec Nicolas Morin, c'était à celui à qui serait le plus concerné par le drame, à celui qui serait le plus proche de la mort, tentant de s'attribuer un rôle, si infime soit-il. On entendait des *Et dire que je devais aller en boîte avec lui*, voire des *Et dire que devais être dans leur voiture, j'ai pas pu y aller au dernier moment* – témoignage ultime, on ne pouvait trouver meilleur premier rôle. Et puis il y avait ceux qui frôlaient le hors-sujet, *ils se sont plantés en revenant du Matchico, c'est dingue, j'y étais le week-end d'avant...* Je m'attendais à tout moment à des rapprochements tels que *Une Ford Escort, c'est dingue, mon oncle a une Ford Fiesta...* La phrase revenant le plus souvent était *Dire que samedi encore j'étais au téléphone avec lui...* Et c'était incroyable le nombre de gens qui, le jour de sa mort, l'avaient eu au bout du fil. À croire que Nicolas Morin avait passé cette journée-là au téléphone. Si l'on multipliait le nombre de témoignages de ce type par la durée moyenne d'une conversation téléphonique, on dépassait aisément les vingt-quatre heures. C'en était statistiquement troublant. Il faut se méfier des journées où l'on téléphone beaucoup, ce sont souvent les dernières.

Kolkhoze

Emmanuel Carrère

Extrait n°2 : L'été à Cazères, vers 1962. P 265-267

Nous passions à Cazères le mois de juillet -sans notre père qui, n'ayant qu'un mois de vacances, nous emmenait et restait deux ou trois jours, puis rentrait à Paris et nous rejoignait en août sur la côte basque. Comment passait-il ce mois seul ? En profitait-il ? Je ne parle pas de débauche, seulement d'un peu de socialité, de bons temps pris avec ses collaborateurs. Quelque chose me dit que non. Qu'il rentrait seul le soir, se faisait des œufs sur le plat. Peut-être allait-il au cinéma. Comme mes parents, comme mes sœurs, j'ai aimé la petite maison de notre grand-mère -que nous appelions Babou, adaptation française de Babouchka. J'ai aimé ces quatre étages empilés, l'Ouride en contrebas, les bols marqués à nos prénoms. J'ai aimé la maison de la cousine Vidiane, sur la place voisine : toute en profondeur, cerclée de deux ruelles où les chiens du village se donnaient rendez-vous pour pisser. En façade, un salon où on n'allait jamais et une cuisine sombre, quasi médiévale, avec une grande cheminée où le feu était toujours entretenu sous les braises, des chaises Louis XIII tapissées de scènes de chasse, des rangées de poêlons de cuivre, et, près de la fenêtre, le petit fauteuil où Vidiane se tenait du matin au soir, regardant derrière ses rideaux de gaze qui passait sur la place -peu de monde, toujours les mêmes. Les profondeurs de la maison étaient pleines d'escaliers, d'étages, de débarras, on n'était jamais sûr d'avoir tout vu, poussé toutes les portes, visité toutes les pièces. Vieille fille comme on disait alors, ingrate, la bouche tordue, Vidiane était d'une avarice balzacienne dont Babou, pourtant une sainte, se moquait gentiment -et ma mère, avec plus de mordant. Quand on tendait la main vers le sucrier, Vidiane disait d'une voix inquiète : « N'en prends pas trop, *il sucre beaucoup*. » L'autre pôle de notre vie sociale, à

Cazères, c'était l'épicerie des Anet, devant la halle. Pour y entrer, on écartait des bandes de plastique multicolores, il faisait toujours frais à l'intérieur, on passait de la boutique à leur maison par une porte vitrée -ce verre opaque, verdâtre, grenu, qu'on appelait le verre cathédrale. Robert Anet, le copain d'enfance de notre père, était un gars solide et jovial, le plus souvent en maillot de corps, et l'été, en short, chargeant et déchargeant sa camionnette, portant sur l'épaule ses packs de boisson. Sa femme s'appelait Micheline, Mimi Anet, elle portait une blouse, et leur fille Jacqueline, plus âgée que moi de trois ou quatre ans, autant dire une génération, tissait au canevas des portraits, qu'elle encadrait ensuite, de Nicolas et Pimprenelle, héros de l'émission *Bonne nuit les petits*. Il est remarquable que je n'aie jamais entendu dans la bouche de notre mère une parole moqueuse ou dédaigneuse sur les Anet -qu'on était pourtant fondés à trouver, non pas « vulgaires » -un mot qu'on n'utilisait pas, car il vous désignait vous-même comme tel-, mais « communs ». Non, on aimait les Anet. On allait prendre l'apéritif chez les Anet, et nous, les enfants, étions invités à nous servir de bonbons ou de bâtons de réglisse dans les bocaux de l'épicerie, avant de suivre Jacqueline dans ses explorations de la ville –la zone la plus attirante et inquiétante à la fois étant l'abattoir, autour duquel nous rôdions.

Kolkhoze
Emmanuel Carrère

Extrait n°1 : p. 16-18

Le bureau de mon père s'est révélé beaucoup plus difficile à trier que celui de ma mère. Son contenu, beaucoup plus hétéroclite, car il était dans tous les sens du mot, extraordinairement conservateur. Il archivait tout : nos devoirs à l'école, les bougies de nos gâteaux d'anniversaire, des cartes postales envoyées de classes de neige, des programmes de concert, des plans de table, des tickets de cinéma, des cartes de fidélité de magasins fermés depuis quatre ans et, dans un coffret de bois sculpté auquel il tenait beaucoup car il lui avait été offert par le dernier bagnard en vie du baignoire de Cayenne, une enveloppe contenant une feuille de fougère, séchée, « cueillie à Hergasse le 11 avril 1976 ». Accroupi sur la moquette, j'ai passé une minute songeuse à me demander où c'était, Hergasse –vérification faite dans les Pyrénées- et ce qu'il pouvait y faire le 11 avril 1976, puis continué à vider les tiroirs apparemment sans fond d'un secrétaire qui lui venait de sa mère, un des meubles les plus massifs et les plus laids auxquels j'ai eu affaire de ma vie. Ce qui m'intéressait le plus dans ce bazar, c'étaient les cartons de lettres et les albums de photos, surtout celles des années cinquante et soixante, qui racontent notre enfance et leur jeunesse à tous les deux. Ces photos de petits formats, aux bords dentelés, ont mieux vieilli que celles des décennies suivantes, aux couleurs délavées et baveuses. Sur celles-ci, c'est étrange à quel point, parents et enfants, nous sommes tous moches et mal fagotés, alors que les plus anciennes ont toutes une certaine élégance, mon père, portant par exemple une marinière et des espadrilles, qui lui donnent un charme paradoxalement moderne, anobli par le noir et blanc. J'avais parcouru ces albums avec lui, les derniers temps, en lui

demandant d'identifier des figurants pour moi inconnus. Il était sur ce terrain aussi infaillible que sur les visages d'académicien du grand siècle ou le rubato de nos pianistes préférés, et j'avais la conscience aiguë qu'après sa mort, il n'y aurait plus personne sur terre pour me dire que l'homme qui se tenait à côté de lui, sur cette photo prise à Casères-sur-Garonne en juillet 1962, c'était Robert Anet, l'épicier qui était son camarade d'enfance, ou cet autre homme, M. Lécussan, le patron de la maison de la presse chez qui ma mère m'a acheté mes tout premiers livres. C'est à cet été-là qu'elle m'a appris à lire, et que j'ai appris à nager, à la piscine municipale où le même M. Lécussan était aussi maître-nageur. En me soutenant sous le ventre, il me faisait traverser toute la longueur du bassin, miroitant sous le soleil, jusqu'aux marches de céramique bleue, d'où ma mère me regardait approcher. Je voyais combien elle était fière de son petit garçon, et j'étais fier moi aussi, incroyablement fier et heureux. Ce moment de bonheur et de plénitude sans égal, je l'ai décrit quarante-cinq ans plus tard, dans les dernières pages du livre auquel Emmanuel Macron a fait allusion aux Invalides. Ce livre s'appelait *Un roman russe*, et il est vrai qu'il a fait souffrir ma mère. Nous ne nous sommes pas vus, après sa parution, pendant plusieurs années. Le dossier était lourd, j'ai été violent. Oscar Wilde a écrit cette phrase si belle et si juste : « Les enfants commencent par aimer leurs parents ; devenus grands, ils les jugent ; et quelquefois, ils leur pardonnent ». C'est vrai dans l'autre sens : « les parents s'en tirent bien, eux aussi, s'il leur est donné avant de mourir de pardonner à leurs enfants. »

Grindadrap

Caryl Ferey

Extrait n°2 p 125-127

Une mouche vole dans l'habitacle du Hummer. Soren se demande comment elle a pu survivre à la tempête, resurgir maintenant qu'il prend le volant.

Bravant les éléments, les essuie-glaces du 4x4 à plein régime, Soren roule à allure réduite dans les rues de Tórshavn. Les trottoirs sont jonchés d'objets d'hiver, d'ardoises brisées, de bouts d'enseignes qu'il évite au milieu des bourrasques. Il fait un temps de machine à laver mais le tambour du 4x4 est solide.

L'ouragan s'est déplacé, rasant l'île de Streymoy, mais sa queue projette encore des vents de plus de cent-cinquante kilomètres-heure. L'électricité est coupée, l'antenne 5G a été arrachée, les portables ne captent plus, et d'autres installations aussi ont dû souffrir. L'archipel, sens dessus dessous, ça va être le chaos pour organiser les secours, d'autant qu'ils ne sont plus que deux pour gérer la situation, le reste de l'équipe danoise ayant profité du jour férié pour prendre des congés et rentrer au pays.

Soren a pris le Hummer de la police, le seul de leur flotte, et le mieux équipé pour affronter les rafales de pluie tourbillonnantes. L'après-midi entamé, il a demandé aux rescapés du Moguai de rester au commissariat le temps que la tempête se calme. Après leur arrivée fracassante dans le port, c'est un miracle qu'ils soient encore vivants. Soren les a vus s'extraire de la timonerie aux vitres explosées, s'accrocher aux structures métalliques enchevêtrées, au reste de la proue pour gagner la terre ferme, puis courir se réfugier au commissariat. Deux jeunes comme des oisillons au regard mouillé de peur. Eux aussi avaient dû

traverser l'enfer, mais le policier était encore sous le choc après son bain de sang à Tjornvik, et ce cadavre qu'il avait dû ramener au sec.

Bent Hansen.

Que les ministres féroïens élus, soient avocats, enseignants, chercheurs, artistes, pêcheurs ou éleveurs de moutons, leur fonction est perçue ici comme un service temporaire au bénéfice de la société. Ils ne disposent pas de places de parking gratuites devant le parlement, paient parfois des amendes si leur durée de stationnement est trop longue. Même le premier ministre n'a pas de logement de fonction, ni de protection particulière, de repas gratuits ou de frais de déplacement.

Cette probité seyait à Bent Hansen. L'ancien ministre de la pêche avait gagné ses lettres de noblesse lors du conflit de 2013-2014, baptisé « la guerre du hareng » : L'Union européenne avait tenté d'imposer des quotas aux Féroé, allant jusqu'à faire pression pour un boycott de leurs produits sur le marché commun. Dépendant de l'Europe à quatre-vingt pour cent, l'archipel se trouvait ainsi privé de sa principale source de revenus, et subissait en outre une interdiction d'accueil de ses navires dans tous les ports de l'Union. Sous l'impulsion de Bent Hansen, les Féroé avaient alors conclu des accords commerciaux avec la Russie, les États-Unis, l'Islande et la Chine, au plus grand bénéfice du pays.

On le respectait aujourd'hui encore pour ça.

Hansen était entre-temps devenu le président des baleiniers, et à ce titre, responsable des grinds.

Mais rien de tout ça n'explique comment il a pu se noyer, puis venir s'échouer dans cet état, on ignore même si le vieil homme était à bord d'un bateau quand il est tombé à l'eau. Sans son téléphone portable, Soren n'a aucun moyen d'analyser les derniers appels de la victime. Sa seule piste est son adresse à Gjogv, village de l'île voisine d'Eysturoy, où des témoins pourront peut-être l'aider à comprendre.

Grindadrap

Caryl Ferey

Extrait n°1 p 22-24

Comment l'homme moderne a-t-il pu corrompre son *Umwelt* jusqu'à mettre en péril sa propre préservation?

Et moi, d'où vient ma déconnexion d'avec mes semblables?

À seize ans, j'ai commencé l'apnée - et même carrément la vie en apnée. J'ai gagné mes premiers concours, puis un peu d'argent. Ce n'était pas avec mon salaire au delphinarium que j'allais m'offrir des aventures en haute mer, et les océans semblaient déjà être ma seule échappatoire. Bien que le milieu des apnéistes soit plutôt jovial, fun, veillées sur la plage, où chacun raconte ses sensations et ses exploits, j'ai toujours été un animal solitaire, moins mal à l'aise qu'en perpétuel décalage. J'ai aujourd'hui trente ans, et l'impression de vivre ma vie comme un baroud d'honneur dans ce bordel humain, que la crise climatique n'arrange pas.

Et puis, je n'ai pas tout dit à Julia, au sujet du Marineland.

Je n'étais pas soigneur, au départ, mais veilleur de nuit au parc aquatique d'Antibes. Pas la meilleure période de ma vie - scarification, famille désolidarisée, éjection express du système à pensée unique du lycée, petits boulots payés à l'agrafeuse à clous, jusqu'à ce poste de garde-chiourme au parc d'Antibes... Été comme hiver, j'étais seul à déambuler la nuit dans les allées qui serpentaient entre les bassins, où personne d'autre que les cétacés ne répondaient à mes questions existentielles. J'ai commencé à les écouter et à différencier les sons qu'ils émettaient, puis je me suis approché d'eux, jusqu'à me glisser un soir sur la plateforme d'où les soigneurs du Marineland les nourrissaient.

Les orques étaient six, dans une minuscule piscine de béton, tournant en rond comme des panthères en cage, et je ressentais leur détresse jusqu'au creux de mes os. Comme si nous étions frères. J'apprendrais plus tard pourquoi les orques sont dotées d'une capacité mystérieuse à faire jaillir les émotions de ceux qui les côtoient, qu'elles soient libres ou captives. En attendant, je passais mes nuits sur la plateforme du bassin, observant ces pauvres bêtes emprisonnées, tout en réglant mes comptes avec moi-même ; une nuit, alors que je me tailladais les bras et le torse au couteau, un filet de sang courut jusqu'au bassin avant de s'immiscer dans l'eau javellisée. Je savais que les membres du staff n'y verraient rien, mais Valentin, le jeune mâle de dix ans, vint poser sa tête sur le rebord de la plateforme.

Le goût de mon sang l'a-t-il attiré, comme on le pense communément des requins ? Je n'ai pas eu peur du danger à cet instant-là. Je me suis même approché de l'orque et j'ai vu son regard sous la lune, qui m'interrogeait. Me perçait à jour, avec la force d'une révélation. Si Valentin avait simplement éprouvé de la curiosité, il serait venu à ma rencontre bien plus tôt. Que l'orque ait ressenti de la pitié, une forme de solidarité avec ce que j'endurais, ou tout autre chose n'a pas tant d'importance : ce que je compris cette nuit-là, c'est que Valentin était venu me parler. Que je ne comprenais rien à son langage, mais que j'en ferai ma vie.